



Peter Gabriel

l'étouffer: son père, sa mère, l'homme riche, l'homme pauvre, cette ville, et Rael comprend, avec son corps et sa mémoire, qu'il peut tirer profit de leur rencontre, même si elle est très, heu, brutale et agressive. Enfin, il peut toujours danser sur le trottoir...

– Il me semble que les drogues ont beaucoup d'importance dans tout ça. «The children play at home, with needles», etc...

– C'est vrai. Il y a beaucoup de drogues dures qui circulent dans les villes. Des mélanges dangereux. Il ne s'agit pas simplement de celles qui tuent, ou qui vous conduisent en prison. Il y a les vitrines de la Cinquième Avenue, la télévision et toutes ces choses sinistres.

– Vous employez volontiers des symboles pour exprimer les impressions ou les actions des personnages, et on peut donner plusieurs sens à une chanson comme «The Lamia», qui est la plus belle à mon avis.

– Oui, parce qu'il n'existe pas qu'une seule interprétation. «The Lamia», ce sont des êtres vivants qui sont à la fois mâle et femelle. Ils en sont très heureux, ils veulent entraîner Rael dans leur plaisir. Ils veulent lui apprendre à jouir complètement de son corps. C'est bien le mot, jouir?

– Oui, oui, oui.

– Vous savez, c'est une grande histoire d'amour. Une histoire TRÈS érotique...

– Alors vous avez coupé vos cheveux, mis ce jean et ces chaussettes blanches, et ce blouson de cuir. Comme Lou Reed?

– Oh non, comme vous.

Paris

Hilton. Les riches sont ingénieux. On

néglige les Hilton. On pense qu'une pichenette suffirait à les faire basculer. Mais pas du tout. Voilà le genre de temple où les petits dieux sont le mieux adorés. Le staff imposant de Charisma dépense largement les royalties de son groupe numéroté un en boissons diverses sans qu'aucun membre de Genesis ne vienne goberger là. Étrange, l'impression toujours aussi tenace que ces cinq hommes vivent leur existence en évitant au maximum les contacts avec l'habituel capharnaüm du super-groupe en tournée. Comme le Pink Floyd il y a cinq ans, Genesis se taille une part de lion dans l'affection du public français, simplement avec ses disques et ses concerts. Pas vraiment des gens humbles, mais des gens réservés, des musiciens fatigués, mais professionnels au sens où ils ne dépensent pas un atome d'énergie inutile.

Ils tenaient à ne pas rater leur premier concert parisien depuis deux ans. Peter regrette de ne pouvoir rester un peu plus ici, puisqu'après tout ils auraient rempli trois fois le Palais des Sports. Et qu'aussi il aurait aimé en savoir un peu plus sur l'atmosphère d'ici, et mettre dans la bouche de Rael quelques phrases pour que les gosses de Bondy ou de Guy Moquet reconnaissent bien ce type qui EST eux. Peter Gabriel n'est pas un ange, plutôt ce type que vous avez connu voilà très longtemps, et qui était si fort et si timide.

«Lilywhite Lilith», visages et pierres brûlantes éclatent sur le light-show, les cinq mille têtes avalent toute crue la musique et Gabriel danse un peu sur le devant de la scène avant de disparaître. Le groupe continue sans lui, et ce passage aux multiples brisures en cascades sifflantes

prend une force presque effrayante. Steve Hackett, courbé sur sa guitare, cisaille dans la matière, sans que jamais ses accords bousculés ne prennent l'aspect dérisoire du solo. Puis Gabriel revient avec sa flûte, et le synthétiseur vrille sa pointe dans les poitrines, et savez-vous quelqu'un qui puisse résister à cette arme, même chaussée de bottines roses?

Et «Lamia». Voilà que les bestioles hermaphrodites envahissent la salle, avec leurs parfums affriolants. Ce sont les glissements harmoniques profonds, souples, la frappe multipliée des caisses, et cette voix, rauque, enjôleuse, lubrique et fière: «Rael salut, nous sommes les lamies du bassin, et nous avons attendu dans nos eaux pour te rafraîchir.»

Et si maintenant vous branchez la médecine du docteur Joint, vous bloquez votre espace, alors que sous un cône de soie brodée, Gabriel tourne et tourne en collant chair, livré aux douces morsures des monstres de sexe joyeux qui passent et repassent leurs longues langues avides sur ses cuisses, ses hanches, ses épaules... Et lui, dans un rôle égal au leur, de crier qu'il les voudrait toute sa vie pour unique festin. Qui donc à déjà montré l'amour sous cette forme cruelle et sublime, celle de l'appétit égoïste? Like a Rolling Stone...

Et puis les nappes de mellotron, les grappes agiles de la guitare, tout le monde repu avant la marche victorieuse vers une identité moins sottée, toute la dernière face. L'horrible monstre aux verrues purulentes, aux testicules difformes, traînant son excrémenteuse vie de fœtus, exact jumeau du jeune homme extasié dans ses orgasmes.

Alors la lumière peut bien glisser sur Broadway, et Rael ouvrir des bras immenses, la ville ne l'a pas encore tué aujourd'hui, il est lui, oh! il est lui, et il peut bien claquer ses doigts en dansant dans les cours – qui sont les puits de New York City.

Une heure et demie comme arrachée au piré des faux sommeils. Puis, la petite histoire des enfants qui jouent au croquet «et, sssssh, hop, il est mort», «Musical Box», toute la différence avec l'ancien son Genesis, l'agneau a déteint sur la boîte à musique, et sa nouvelle violence a choqué plus d'un vieux fan. Genesis vous oblige à planer sur du goudron brûlant. Touchez-le, vous verrez.

Et la salle, souffle repris, ose enfin bondir et crier. «Watcher Of The Skies», la vieille fameuse image de l'homme oiseau sur l'écran lumineux, et Gabriel penché – regardez-le, écoutez-le, vous verrez bien quelle sorte de ciel il fouille.

Les lumières blafardes, nos lumières, à nouveau. Fouillez vous-mêmes, il n'est pas d'amour impossible. – FRANÇOIS DUCRAY.

